



La Lettre buissonnière

Faut-il prioriser les choses ?

Sylvie Plante

Le terme *prioriser* ne circule pas depuis toujours. Effectivement, son attestation dans les dictionnaires est récente. Voici ce que l'Office québécois de la langue française (OQLF) dit de ce mot depuis 2012 : « L'emploi du verbe *prioriser* et du nom *priorisation* a longtemps été déconseillé, parce que ces mots n'étaient attestés dans aucun dictionnaire de langue et qu'ils étaient critiqués dans la plupart des ouvrages correctifs. On conseillait donc de remplacer ces deux mots, qui viennent de l'anglais *to prioritize* et *prioritization*, par divers équivalents, selon le contexte. En fait, les emprunts *prioriser* et *priorisation* sont conformes aux modes de formation du français; de plus, on ne peut souvent les remplacer que par des locutions, plus longues. Ils finiront probablement par faire leur entrée dans les dictionnaires de langue courante, vu leur fréquence d'emploi, au Québec comme dans le reste de la francophonie, et leur utilité sur le plan lexical. Il s'agit donc de termes acceptables, auxquels on peut avoir recours pour remplacer les diverses locutions de même sens.» Bref, selon l'OQLF, ce terme est valable.

Antidote reconnaît aussi la légitimité de ce mot, mais précise qu'il n'en va pas ainsi pour toutes les instances linguistiques : « Le verbe *prioriser* est critiqué par certains. Toutefois, il est très répandu dans l'usage. Conforme aux règles morphologiques du français, ce verbe permet d'éviter l'emploi de locutions, plus lourdes.»

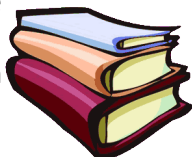
Le *Multidictionnaire de la langue française*, lui, **déconseille** encore son emploi en 2015, car ce mot est classé, dans la dernière mouture de cet ouvrage linguistique (2015), comme une impropriété! Donc, l'OQLF et *Antidote* disent oui, mais le *Multi* dit non! On ne sait plus à quel saint se vouer!

Dans ce numéro :

Faut-il <i>prioriser</i> les choses?	1
La page des polémiques : La langue de bois ou le langage mystificateur	2
Petit glossaire du gréviste	4

Le Robert, quant à lui, n'a accepté *prioriser* et *priorisation* que depuis 2013. Il n'y a aucune entrée pour ces vocables dans sa version de 2011! De plus, s'il admet en 2015 son utilisation, qu'il atteste depuis 1984, il relie son étymologie à *priorité*, qui vient du latin, et non pas à *to prioritize*! Pour *Le Robert*, *prioriser* n'est pas vraiment un anglicisme, c'est un latinisme! Comment peut-il en être autrement, puisque « l'anglais est la plus latine des langues germaniques¹»? Bref, *Larousse*, quant à lui, confirme son usage dans sa version de 2014, mais pas dans celle de 2013 où le mot est absent!

Enfin, il n'y a aucune entrée pour ce mot ni dans le *Trésor de la langue française informatisé* ni dans la 9^e édition du dictionnaire de l'Académie française! Dès lors, il est évident que ce mot est acceptable puisque quatre autorités linguistiques majeures le répertorient, l'acceptent et en font la promotion sans réserve.



¹ *Honni soit qui mal y pense, L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Henriette Walter, p. 13

La page des polémiques



L'actualité québécoise est régulièrement agitée par des controverses linguistiques. Tantôt on se demande si la langue, malmenée par les textos qui répondent à une exigence continuelle de rapidité, est en voie de dégénérescence ; tantôt encore on s'en prend aux anglicismes qui, sous diverses formes, envahissent la langue française. Parfois aussi des voix s'élèvent pour critiquer des modes ou des tics de langage : il suffit de penser à la féminisation des noms, à la tendance au « politiquement correct » et à l'utilisation systématique du vocabulaire administratif dans tous les domaines (ainsi les « clients » ont remplacé les « patients » et les « ressources humaines », « les travailleurs »). Cette année, dans chaque numéro de *La Lettre buissonnière*, nous abordons une polémique en particulier .

La langue de bois ou le langage mystificateur

Renée-Claude Lorimier

Quelle est la fonction du langage? À première vue, on croirait qu'il sert uniquement à communiquer. Mais les linguistes, philosophes et spécialistes de la communication vous diront que la langue sert plusieurs intentions plus ou moins avouées. En effet, les mots ne désignent pas toujours des réalités précises; plusieurs renvoient à des concepts abstraits, très vagues, qui peuvent être interprétés différemment d'une personne à l'autre. À l'inverse, plusieurs termes peuvent renvoyer à la même réalité qu'ils abordent sous des angles divers. Cette ambiguïté linguistique s'avère très utile pour un orateur qui s'adresse à des auditoires disparates : une parole vague et imprécise peut donner des allures de guide spirituel à celui qui manipule les mots avec habileté afin de ménager les susceptibilités individuelles. Derrière cette éloquence qui séduit les foules se cache cependant une rigidité et un conformisme étonnants.

On le voit : la langue est beaucoup plus qu'un outil de communication. Nous tenterons dans ce numéro de démêler les dessous de la « xyloglossie¹ » politique, autrement nommée « langue de bois », en référence à son caractère figé. Ce type de discours se caractérise en effet par le recours systématique aux stéréotypes.

Premier principe : la falsification de la réalité

La création de la psychologie sociale à la fin du XIX^e siècle a mis en lumière toutes les ressources de la langue pour influencer une collectivité et imposer une idéologie. Slogans, affiches, manuels scolaires et dépliants : les outils de la communication de masse sont désormais bien utilisés par les gouvernements qui souhaitent faire la promotion d'une guerre ou d'une loi. Bien avant George-W. Bush, Napoléon III avait saisi l'importance des mots tout autant que des armes pour remporter une bataille. Sous la plume des reporters, le vocabulaire foisonne : euphémismes et créations linguistiques se multiplient. Plutôt que



d'évoquer une armée contrainte de fuir, les journalistes claironnent son « dégageant » ou son « repli tactique ». Quant aux défaites, elles paraissent moins cuisantes lorsque qualifiées de « revers »... Plus d'un siècle plus tard, pendant la guerre d'Irak de 1991, la presse aura recours aux expressions « frappes chirurgicales » (pour couvrir un pilonnage massif) et « dommages collatéraux » (pour désigner les attaques mortelles de civils irakiens par les Américains). Davantage : une vaste entreprise de communication est mise sur

1 Le mot est formé des morphèmes grecs «xylo» (bois) et « glosse » (langue).

pied pour nier la réalité des assauts militaires. L'objectif est de banaliser la guerre pour éviter de choquer l'opinion publique. La couverture journalistique préfère donc parler d'une « intervention en Irak » et de l'opération « Tempête du désert » pour adoucir la perception négative du conflit.

L'approche qui consiste à contrefaire la réalité est largement répandue aujourd'hui dans le discours politique ou économique. Chaque fois, on remplace les mots connotés négativement par une nouvelle terminologie. Pour annoncer des mises à pied, on met de l'avant la « restructuration », la « réingénierie » de l'entreprise ou la nécessité d'une « rationalisation budgétaire », ce qui confère à l'opération un statut scientifique. Les politiciens ont recours à cette langue inversée lorsqu'ils invoquent la nécessité de fournir un effort collectif pour redresser les finances de l'État (plutôt que les compressions budgétaires). Dans un autre ordre d'idées, les clôtures érigées par certains pays soucieux de contenir les flux migratoires aux frontières ont été rebaptisées « haies sécuritaires végétales » : les fils barbelés se trouvent pudiquement masqués par des couvertures de plantes luxuriantes!



Deuxième principe : la simplification à outrance

La langue de bois est l'instrument de la pensée unique. Révolutionnaires et dictateurs ont cherché à gagner l'adhésion populaire en invoquant des valeurs évasives qui pourront servir de symboles, de ciment de la nation.

Ces procédés sont récupérés par tous les chefs d'État qui, pour augmenter leur popularité, multiplient les formules creuses. L'important est de rester vague et de se référer à des valeurs

auxquelles il est impossible de ne pas adhérer... Ainsi, l'un des acteurs principaux de la Révolution française, Danton, s'exclamait-il : « De l'audace, encore de l'audace, et puis encore de l'audace! », sans préciser si l'intrépidité des contrarévolutionnaires était elle aussi une forme d'audace... Le poncif illustre aussi combien la pensée unique fait un emploi systématique de la répétition, car ce procédé permet d'asséner des idées simples avec insistance. Citons pour s'en convaincre le général de Gaulle. En réponse aux émeutes estudiantines de mai 1968, il déclarait la phrase célèbre : « Il faut que les étudiants étudient, que les enseignants enseignent, que les travailleurs travaillent. » On lui doit aussi cette belle tautologie : « C'est par le peuple que nous sommes, au siècle et dans le monde où nous sommes, qu'a été établi le projet de Constitution. »

**LE CHANGEMENT,
C'EST MAINTENANT**

Changement, innovation et avenir : ces mots ont la propriété d'inspirer de la sympathie à toute personne, quelles que soient ses convictions politiques. Rien d'étonnant à ce que déjà, dans les années 1940 en France, les discours de Pétain cherchaient à exalter le patriotisme en privilégiant des formules optimistes telles que « Pour la rénovation française ». Le tout consiste à ne pas préciser ce qu'on entend par « rénovation »... Quant aux slogans de la dernière campagne électorale fédérale des partis libéral et NPD (« Ensemble pour le changement » et « Changer ensemble »), ils ressemblent étrangement à celui que la Coalition avenir Québec avait utilisé en 2012 (« C'est assez, faut que ça change »), lui-même fortement calqué sur un slogan de Jean Lesage pendant la Révolution tranquille.

La langue de bois est aussi une langue manichéenne, car elle oppose sans nuances les bons et les méchants, les citoyens et les étrangers, les prolétaires et les capitalistes, les défenseurs de la nation et les traîtres, etc. Cette

exigence a un corolaire : il faut cibler un ennemi. Selon les époques et les discours, l'adversaire s'est présenté sous des traits fort différents : le juif dans la langue nazie, le petit-bourgeois dans la novlangue socialiste, le communiste révolutionnaire pendant la Guerre froide, etc. Entre les années 1950 et 2015, « l'Empire du mal » de Reagan s'est mué en « Axe du mal » de George W. Bush, avant de devenir un ennemi d'autant plus effrayant qu'il est extraterritorial : le terroriste islamiste. Désormais, la guerre sera « préventive » et le monde, en état de siège permanent.

En conclusion, on peut dire que le lexique de la langue de bois fait un usage important des fleurs de rhétorique : les figures d'atténuation masquent les réalités choquantes, les figures d'insistance et d'opposition simplifient à l'extrême les enjeux. Le langage s'avère un outil formidable à qui sait habilement en exploiter les ressources pour susciter l'adhésion du public en court-circuitant la réflexion. Dans le prochain numéro de *La Lettre buissonnière*, nous aborderons un autre domaine où s'est répandue la langue de bois : la pédagogie.



Références :

- DELPORTE, C. *Une histoire de la langue de bois*, Flammarion, 2011, 380 pages.
- GUILLERON, G. *Langue de bois. Décryptage irrévérencieux du politiquement correct et des dessous de la langue*, éditions First, 2010, 223 pages.

PETIT GLOSSAIRE DU GRÉVISTE

Renée-Claude Lorimer



DÉBRAYAGE

Lorsqu'il désigne une décision collective d'interrompre le travail en guise de protestation, le mot *débrayer* est familier. En langage soigné, on devrait plutôt utiliser l'expression *faire la grève*.

GRÈVE

L'expression *faire la grève* est ancienne et a vu sa signification se modifier légèrement avec le temps puisqu'elle désignait jadis les personnes en quête de travail! En effet, les travailleurs qui souhaitaient offrir leurs services se réunissaient sur la place de Grève à Paris. Avec le temps, le mot *grève* (bord de l'eau) a désigné un regroupement collectif pour faire valoir ses revendications.

Notez que le verbe *grever* n'appartient pas à la même famille de mots puisqu'il signifie « frapper lourdement sur le plan financier ».

PIQUETER

Ce mot est un québécoisisme, c'est-à-dire un mot propre à la variété de langue du français parlé au Québec. Il désigne l'action de manifester en vue de revendiquer publiquement de meilleures conditions de travail, et plus spécialement le fait de bloquer l'accès au lieu de travail.

Faut-il écrire « je piquette » ou « je piquète »?

Ce verbe, comme tous les verbes dont la terminaison est « ETER », comme *épousseter* et *pelleter*, est touché par les rectifications orthographiques. Il peut donc s'écrire « je piquète » ou « je piquette ».

Projet Valorisation de la langue

La Lettre buissonnière, bulletin réalisé dans le cadre du projet Valorisation de la langue, est publiée par la Direction des affaires corporatives et des communications du Collège Lionel-Groulx, grâce au soutien de la Direction des études.

Rédaction :

Renée-Claude Lorimer (poste 2863-1)
Sylvie Plante (poste 2362-1)

Mise en page :

Anne Bouchard (poste 2322)